

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Parallèlement

Louis-Philippe Hébert

Volume 9, numéro 5 (53), septembre–octobre 1967

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29599ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hébert, L.-P. (1967). Parallèlement. *Liberté*, 9(5), 57–59.

parallèlement

Il y avait déjà bon nombre d'années que la Terre reposait en équilibre sur elle-même. A tel point que la notion du temps. Celle qui, depuis des siècles, se chiffrait en guerres. Avant ou après. La notion du temps prenait l'envergure de ces petites affiches que l'on aperçoit souvent. Que l'on apercevait. On apercevait souvent à l'entrée des petites villes sérieuses. Sur une route presque principale. Dans nos pensées comme ailleurs, et de plus en plus dans nos discours officiels. On apercevait : "Tant de jours sans accidents". Sans accidents graves pour être précis. Mais quelquefois simplement : sans accidents. Comme si le mot "graves" perdait son sens. Son sens. Oui. Nous levions nos matins avec indifférence. Presque. Mais tout de même : vrai. New-York. Qui parlait de New-York à ce moment. Sans importance. CELA devait arriver. Alors plus rien, rien. Un cri. Non plus un cri. Une voix sobres. Les femmes et les enfants d'abord. Mais sans trop y croire. Une femme et un enfant d'abord. Ensuite de plus en plus nombreux. Oubliée la date. D'ailleurs en quel temps l'exprimer maintenant. Comme si le présent. CELA. Le présent ne suffisait pas. Car nous. Nous, ai-je le droit de dire : nous. Non. Ils surent au même moment la même réponse. Pourtant CELA ne se fit pas méthodiquement. Quelques cas isolés. Pas troublant. Non certes, plutôt : rassurant. Car tous savaient que, oui, CELA devait se produire. Donc aucune alarme. Seulement une progression rythmique incroyable des gestes simples, et une lenteur nouvelle. Finalement New-York. Trois jours sans nouvelle de New-York. Une façon jusqu'alors inconnue de mesurer le temps. Des mois, des années. Si bien que le mot se perdit. Le mot devint libre d'usage. Il désignait tantôt une table, tantôt autre chose. Un mot-à-tout-faire. Même à désigner CELA. Puis, ce furent les autres grandes villes qui perdirent peu à peu leur géographie. On disait couramment : un mot n'est pas une ville. CELA débutait. Certains d'entre nous. Non. Certains établirent, après de forts calculs, une route simple. Une seule. A suivre en cas d' "échec", disait un homme. Un homme, ou peut-être déjà un corps

vide dirigé par CELA. A suivre. Maintenant, on sait : la ligne d'exode. C'est-à-dire : le chemin qui, s'il est respecté, demeure toujours sous le soleil. "Le chemin de la lumière." disaient des Hommes d'église. Une croisade. Mais sans but, et maintenant on peut l'affirmer : sans fin. En d'autres temps, d'énormes discussions auraient précédé les préparatifs les plus complexes. Tout se fit subitement. Car il fallait compter selon une nouvelle heure : l'heure de CELA. Approchant sans bruit, lourdement, sans ciller une fois. Les prophètes, ceux qui réclamaient avoir prédit CELA les premiers, n'hésitaient pas à se joindre à ceux qui ne sauront jamais ce qui s'est passé. A ceux qui ne remarquèrent qu'un changement subit dans l'horaire, qui recherchaient avec sérieux les emplois qui apparaîtraient certainement après que CELA soit parti. Ou encore à ceux qui, tout en marchant, ne désespéraient pas d'entrer en contact avec CELA, de "S'expliquer" comme ils disaient avec une volonté d'y croire jusqu'à ce temps, inconnue. Mais, quels qu'ils soient, tous prenaient garde de ne pas retourner en arrière. Malgré leur conviction qu'il était possible de parlementer. Ne pas même s'arrêter. Car déjà, ce serait accuser un retard infranchissable. Quelques expériences, étonnantes d'ingénuité très souvent, suffirent. Plus que les exhortations de nos Chefs. D'ailleurs, un regard rapide derrière soi, mais sans s'arrêter, laissait poindre une route parfaite, rectiligne, jalonnée tantôt d'un vieillard que CELA avait surpris en train de boiter trop loin du groupe, tantôt d'une femme retournée en arrière pour aller chercher un enfant qui l'avait simplement précédée dans cette nouvelle mort, tantôt de quelques jeunes téméraires qui voulaient voir CELA de plus près, bref jalonnée de corps pétrifiés. Quiconque a pu s'approcher de ces cadavres vous dira qu'ils étaient recouverts d'une mince couche de verglas, mais qu'ils présentaient encore, par une certaine chaleur, des signes de vie évidents. Mais, on n'accorde guère d'importance à leurs propos. Car lorsqu'ils prétendaient avoir eu cette audace, nombre d'entre nous affirmaient qu'au contraire ils les avaient vus avançant le groupe, et beaucoup trop effrayés pour tenter quoi que ce soit qui les eût mis en présence immédiate de CELA. Mais ces discussions importent peu. Ce qui, dans l'esprit des gens. Surtout parmi les plus las. Ce qui prenait des proportions exagérées, consistait surtout à pénétrer dans des villes que CELA n'avait pas encore touchées. Alors, une joie démesurée. Et vraiment inconsciente en de tels moments. Une progressive fureur de profiter du peu qu'il restait de la vie, telle qu'ils l'entendaient avant CELA. La tâche des Chefs se décuplait : convaincre les citoyens de cette ville que CELA. Souvent ils n'en avaient jamais entendu parler, et s'étonnaient à voir notre incapacité de décrire cette chose dont nous craignons même de prononcer le nom. CELA arriverait plus tôt que prévu. Et aussi rassembler ceux des nôtres que la longue marche avait plongé dans un sommeil profond à l'extrême, et les autres qui avaient profité de quelques minutes de répit pour s'enivrer. Nous repartions tous en regrettant la présence inutile pourtant, d'un ami ou d'un frère que CELA surprendrait dans des postures incroyables d'orgie. Presque : une honte devant le spectacle que nous offririons à CELA.

Et les autres villes qui se faisaient de plus en plus nombreuses, déjà mortes mais ne répandant aucune odeur de décomposition. Ce qui porterait à nous faire croire que les cadavres étaient vraiment "gelés" par CELA. Quelquefois, les fanfarons en profitaient pour montrer qu'ils avaient raison. Maintenant, il est admis généralement que ces gens n'ont que "deviné" juste, comme tous nous aurions pu le faire, car CELA était en nous bien avant de s'imposer dans toute son évidence. Fausse théorie. Vraie. Aussi : des villes dont nous ne voyions que les fondations. Là-dessus, le vieil instinct des prophètes s'éveillait : ils ont emporté leur ville avec eux, sachant d'avance à quel pillage infect nous nous livrons ; sans se soucier des autres prophètes : CELA a emporté la ville. La première hypothèse, bien qu'elle fut retenue pour la plupart comme vraie, ou du moins vraisemblable, est écartée par le simple fait suivant : toute communication sur une longue distance rendue impossible, comment auraient-ils pu savoir. On objectera que quelqu'un aurait pu nous précéder. Mais nous ne savions même pas dans quelle direction nous allions. Oui, La ligne de route par derrière se prononçait toujours rectiligne. Mais qui d'entre nous aurait pu tracer la même ligne en avant. Personne. Malgré les forts calculs. La seconde hypothèse est plus logique : CELA avançait sans méthode, peut-être par bonds ou même par sauts dans le temps. CELA s'amusait à nous précéder, à nous montrer son efficacité. Puis, il fut de plus en plus courant de voir un des nôtres, souvent au centre du groupe, pétrifié sur place dans un dernier mouvement de marche, alors que les autres. Même ceux qui avançaient quelques pas en avant ou en arrière. Les autres n'étaient pas touchés par ce "gel". Seuls ceux qui lui parlaient ou avaient un contact, quel qu'il fut, avec le malheureux devenaient à plus ou moins brève échéance victimes par contagion. Combien de fois nous avons vu des gens qui, se sachant atteints, se ruèrent sur les autres pour les contaminer. Au fur et à mesure que des faits de ce genre se répétaient, la marche accélérât. Et les nôtres tombaient d'épuisement, sans que nous ayons le moindre regard de consolation. CELA est horrible. Et je ne le cache pas. Je, ai-je encore le droit de dire je. Il semble, maintenant, que oui. Et que ce sera bientôt la seule personne dont je pourrai parler. Maintenant que CELA s'est emparé de la presque totalité du globe. Maintenant que je sais. Je sais. Que la ligne si droite que nous nous appliquons à suivre se recoupera bientôt, puisqu'elle est inévitablement circulaire. Et que bientôt je comparaitrai. Comparaitre. Simplement anéanti. Bientôt je ferai face, et seul sans aucun doute maintenant. Car ce que CELA veut c'est moi, à n'en plus douter. A voir la manière précise. Méthodique. La manière évidente que CELA a de m'épargner. De me donner des forces pour boucler le cercle, pour que je puisse enfin faire cela à CELA que j'ai créé. CELA.

LOUIS-PHILIPPE HEBERT